

Les trois monosyllabes que le mandarin, en partant, avait adressés à ses domestiques, signifiaient qu'il fallait, sur-le-champ, donner la sépulture à Melford, garder un secret inviolable sur cette inhumation, laisser un signe sur la tombe et s'enfermer dans la maison de campagne pour entendre les événements; loin des importuns et des curieux qui font des conjectures, et loin des femmes qui arrachent les secrets.

Infortuné Melford ! le courrier de Canton portera le lendemain à sa femme une lettre qui se terminera par ces mots: *Je te suis fidèle, et je me porte bien !*

On va l'ensevelir !

## II

Tai-Sée, la dernière femme du mandarin Sampao, y *tchéng* ou directeur de la poste aux lettres de Canton, était âgée, ou, pour mieux dire, était jeune de trente ans : elle avait une figure jadis belle pour les yeux du mandarin lettré; elle aurait été blonde, si elle avait eu des cheveux.

Ses deux filles, Kia et Ma, ne ressemblaient pas à leur mère; elles avaient de jolis traits européens, phénomène en Chine, mais chose commune dans le faubourg de Canton, très-fréquenté par les officiers anglais qui vont affranchir leurs lettres dans Hog-Lane, et qui laissent l'empreinte de leur physionomie dans la mémoire des invisibles dames chinoises de Canton.

La médecine, ce vice cosmopolite inventé par Caïn au pied des autels d'Abel, s'était exercée sur Tai-Sée, lorsque deux vaisseaux de Sa Majesté britannique, le *Thunderer* et le *Tiger*, stationnèrent à Canton en 1792. On sait qu'à cette époque les époux chinois d'Hog-Lane redoublèrent de surveillance, et que l'OEil même de la ville, malgré sa vigilance, éprouva le sort de Ménélas. Un Pair anglais enleva, dit-on, la femme de l'OEil. L'histoire nous dit qu'à cette époque plusieurs officiers obtinrent la permission de visiter la ville sainte de Canton dans tous ses détails.

Pourtant la mère Tai-Sée élevait ses deux filles dans la pratique des vertus domestiques, selon les lois sévères du *Li-Ki*. Jamais Kia et Ma ne s'étaient assises sur la même natte à côté d'un homme, cet homme fut-il leur frère bien-aimé, le généreux et brave Kien, capitaine des *Tigres* dans la garde impériale. Ces deux charmantes demoiselles passaient à leur maison de campagne dix lunes de l'année, c'est-à-dire tout l'été. Là, elles cultivaient leur jardin et étudiaient le livre du sage *Kiai-Gin-Y*, ce grand moraliste qui a fait cette maxime: *Plus une fille ressemble à une idole, moins elle a d'adorateurs*. Tai-Sée avait fait écrire sur les murs de l'appartement des femmes tous les aphorismes du *Li-Ki*; et Kia et Ma les savaient par cœur et les répétaient à leur mère qui était fière de la science de ses filles. Rien de simple et de touchant comme ces maximes; elles donnent une idée parfaite de la Chine, ce lac immense où la sagesse croupit dans l'opium; citons-en quelques-unes au hasard:

*A Continuer.*

*La plus grande bénédiction.*— Un remède pur simple et inoffensif, qui guérit toujours et prévient les maladies en tenant le sang pur, l'estomac régulier, qui donne de l'activité aux reins et au foie, c'est la plus grande bénédiction qui s'étende sur un homme. Les Amers de Houblon (*Hop Bitters*) sont ce remède et les propriétés de ce remède méritent la reconnaissance des milliers de personnes qui en ont fait usage et qui ont été guéries. Voir la 4ème page.

## Le Canard.

MONTREAL, 25 Septembre 1880.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

GODIN & CIE.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.  
*Greenbacks* reçus au pair.

## UNE EPOPEE CANAYENNE.

*Turlututu* veut aujourd'hui avoir recours à la phrase banale de tous les écrivains. Il veut « remplir un vide qui se fait sentir depuis longtemps ». Mais en cela, nous avons raison, c'est dire que nous ne tombons pas dans la banalité. Laissons cela aux écrivains somnifères qui sont aussi nombreux que les étoiles.

Donc venons à notre sujet, mettons hache en bois comme disait *pépère* Homier.

Ce que veut *Turlututu*, c'est la justice, c'est de placer le peuple canayen au niveau des nations qui ont eu des écrivains, — *ruri nates in gurgite vasto*, — assez huppés pour écrire des épopées.

La Grèce a eu son poète de prédilection, Homère, qui a écrit des choses *passables*, comme dirait Tardivel. *L'Odyssée* et *l'Iliade*, traduites correctement en français, ne dépareraient certainement pas les colonnes du *Canadien*.

Rome, la Rome corrompue, a eu son poète, Virgile, qui dans son poème épique, *l'Enéide*, a chanté les malheurs d'un nommé Enée, le prétendu fondateur de la patrie de César.

Si nous descendons l'échelle des âges, nous voyons qu'un certain *Le Tasse*, un italien pur sang, a gratifié sa patrie d'une épopée; qu'un nommé Klopstock, un aïeul de Bismarck, a mis au monde les *Messiu-des*; qu'un saxon du nom de Milton, un mangeur de rosbif, dit-on, a accouché, quoique aveugle, du *Paradis Perdu*; enfin que le philosophe de Fernay, Voltaire, a enrichi la France littéraire de la *Henriade*.

Pourquoi resterions-nous en arrière, nous les canayens, qui sommes appelés à régénérer les peuples ! Le soleil ne luit-il pas pour tout le monde ?

*Turlututu* entreprend une rude tâche aujourd'hui : il veut donner à sa patrie non pas un poème épique, c'est trop commun, trop baroque; à la façon de son émule, Uhauteaubriaud, il va essayer de vous narrer en prose, bien entendu, une épopée où le burlesque se le dispute avec le trivial.

Houm ! Houm ! entrons en matière.

Je chante les malheurs, de ce héros fameux  
Qui, embêté soudain par un poids douloureux  
S'en alla *illico* sous un sapin touffu  
Décharger le trop plein de son corps morfondu.  
Muse ! redis moi.....

Mais sur Pégasse monté, j'oubliais que je dois écrire en prose. Pardon, lecteur; c'est une distraction bien excusable pour un quidam qui a un nom aussi poétique que *Turlututu*.

Mais, cependant, je frémis à l'idée des choses sus-pismatiques que je vais narrer, Je sens mon sang

*bouilloter* jusque dans mes ongles, et je suis presque tenté de plagier mon *ami* Virgile et de m'écrier avec lui: *Horresco referens!* Oui, je frémis: et que serait-ce donc quand je le raconterai !!!

Brun, cheveux *clippé*, barbe follette, nez aquilin, pommettes quelque peu saillantes, yeux à faire fondre une boulette de suindoux, bavard comme une pie, IL donnait la coqueluche à toutes les belles de son cercle. Les filles d'Ève en général et surtout *en particulier*, le choyaient, se le *m'arrachaient*, enfin IL était une réédition du petit crevé Rinck, revue et surtout *corrigée*, car IL n'était pas amateur maniaque de bagues, mais, quoiqu'IL ne fût pas parent de Joly, IL aimait les marches à la raquette, comme l'Espagnol, les combats de taureaux.

C'était, si notre mémoire ne nous fait pas défaut le 24 janvier dernier. Pistache, c'est le nom de notre héros, partit de la rue St Denis, vers deux heures de l'après-midi, pour une excursion à la raquette, autour de la montagne, en compagnie de plusieurs amis et de plusieurs fillettes, aux yeux noirs et brillants.

La bande monta la rue St Denis en caquetant, riant, turlutant à qui mieux mieux.

Arrivés à l'Asile des Sourdes-Muettes, nos promeneurs *chaussèrent* leurs raquettes et à un signal donné, la joyeuse troupe se mit en marche le cœur rempli de douces émotions et de gaieté.

Notre héros avait une gaieté de pinson; son humeur accorte, ses saillies incessantes provoquaient les rires de toute la gent *raquetteuse*.

Mais, soudain, O ! fatalité ! en arrivant chez J. B. Emond, M. Pistache sentit que tout ne fonctionnait pas bien dans son fors intérieur. Les intestins grêles et le *colon* s'entrechoquèrent et notre héros sentit que les deux traîtres s'étaient transformés en instruments à vent pour jouer une fugue que n'aurait pas désavouée le célèbre organiste-compositeur, Bach.

La gaieté et l'enjouement de notre musicien ne tardèrent pas à se charger en une sombre mélancolie.

Et cependant la *musique* continuait toujours. Les sous passaient subitement du grave à l'aigu. La colique, la maudite colique devenait de plus en plus tyrannique. Enfin les borborygmes gagnaient du terrain et menaçaient le coxyx.

Que faire ? Chaque minute, chaque seconde devait nécessairement amener une explosion chimique, qui se serait changée en un véritable cataclysme.

La position devenait *tendue*.

Mais notre héros ne perdit pas son sang-froid, malgré le froid de loup qu'il faisait.

Il prétextait une fatigue soudaine, une *crampe*, comme disent les nageurs, et engagea ses compagnons à continuer leur marche.

Tous se montrèrent soumis à l'injonction de M. Pistache, car tous avaient remarqué qu'IL n'était pas dans son assiette.

A peine notre héros eût-il perdu de vue les fillettes et ses amis, qu'il se reposa à l'ombre d'un grand sapin.

Cependant il fallait hâter l'opération. C'est ce que comprit un peu trop le jeune homme.

Ne pensant qu'à son mal, IL oublia d'ôter ses raquettes, ce qui fut cause qu'elles lui servirent de réceptacles et s'enduisirent d'une épaisse couche de frimas et de peinture.

Après avoir allégi sa douleur, notre damoiseau, sans y regarder de trop près, se hâta d'aller rejoindre ses amis, portant sur ses raquettes la cause de sa grande fatigue. Horrible histoire, mais vraie en tous points.

TURLUTUTU